

HISTORIQUE DE L'ÉQUIPAGE RIVECOURT (1966-1977)

C'était un soir de la fin d'automne 1966 ou 67. Froid, comme souvent aux confins de la Picardie quand les bourrasques balayaient les plaines infinies en ambassade de l'hiver. L'autocar qui assurait le transport scolaire avait déposé son lot de culottes courtes au pied de l'église qui sonnait sept heures et je rentrais vers notre maison située un peu plus haut dans la grand'rue du village. Sous le porche je découvrais un chien de vénerie endormi dans l'ombre glaciale. Le village était loin des forêts chassées à courre ; trop loin pour qu'un chien se fut égaré jusqu'à lui à l'occasion d'un débucher vers nulle part. C'était une grande lice qui avait déjà porté. Bien construite, avec beaucoup d'élégance. Elle avait le poil épais et blanc, taché d'un manteau orange, une amande couleur de cuivre signait le haut de son crâne et cette marque devait rester durant de nombreuses générations comme la distinction de sa descendance. Papa l'avait emmenée à Montaby pour la montrer à Hubert qui lui avait dit qu'elle évoquait le noble sang de Chambray. Calèche était tombée du ciel. Elle était un don du ciel qui bouleversait définitivement l'ordre des choses.



Le temps du lièvre (1969-1974)

Papa maria Calèche avec un fier étalon de la race Porcelaine pour rester dans la robe et dans le type de ces chiens magnifiques qui illustraient les chasses de l'Ancien Régime. Les célèbres blanc-du-roi de Lunéville dont la lignée depuis longtemps abandonnée par la vénerie était heureusement entretenue par quelques chasseurs à tir auvergnats qui appréciaient son goût pour la chasse, sa gorge et sa frêle élégance, à la limite de la brisure. Tout aux soins de sa meute naissante Papa délaissa les fastes de Chantilly pour vivre intimement cette passion que le Marquis de Rouaille avait initiée et bientôt la nécessité d'exister en équipage lui devint une évidence. Il fut décidé de courir le lièvre et l'équipage prit le nom du village où notre famille s'installait désormais. L'équipage chassait dans les bois de Mareuil la Motte et de Bellinglise, en famille avec nos bons amis. Les lièvres étaient rares mais les palabres incessants pour glaner un droit de suite, voire un droit d'attaque, dans un pays où la tradition de la vénerie s'était perdue. Cela dura un temps suffisamment long pour imprégner profondément nos mémoires. Le territoire devenant difficile à chasser, il fallut chercher ailleurs les espaces nécessaires pour découpler une meute dans la voie du

lièvre. L'équipage trouva le salut sous les murs du château de Valençay, aux limites du Berry et de la Sologne. Trop loin des terroirs de l'Artois et des terres de Flandres dont nombre de nos amis étaient issus pour qu'ils puissent accompagner régulièrement les déplacements. La forêt de Garcenland était belle mais désespérante car s'il y avait des lièvres ceux-ci n'allaient jamais au terme de la poursuite parce qu'un fusillot de bordure trouvait le moyen de le mettre dans sa gibecière. L'épopée de Rivecourt dans la voie du lièvre prenait fin dans ces bois reculés au terme de cinq saisons fondatrices d'un esprit profondément familial.



Le temps du cerf en Touraine (1974-1977)

Ce fut à l'issue de l'une de ces chasses en Garcenland, que Papa rencontra Michel Mamalet qui souhaitait lui faire connaître Pierre Pasquet. Il y avait en forêt d'Amboise un vautrait dont il était le maître et qui cherchait un soutien pour envisager la vénerie du cerf et pallier ainsi au manque de sangliers. Papa connaissait cette vénerie et puis l'avenir dans la voie du lièvre semblait hasardeux, toujours en butte avec la chasse à tir. C'est ainsi que Rivecourt devint équipage de cerf associé au Vautrait d'Amboise, chacun portant ses couleurs et laissant au piqueux La Jeunesse l'autorité sur la meute et la chasse. A cette époque il y avait peu de grands animaux en forêt d'Amboise et chaque cerf attaqué conduisait une longue poursuite entre Loire et Cher. Si les blanc-et-orange de Rivecourt avaient le goût de la chasse ils manquaient évidemment de pied et les anglos-français du vautrait manquaient de train si bien que la meute ainsi composée peinait à s'entendre dans la bataille, comme les veneurs qui opposaient naturellement les écoles. Il fallut qu'un beau cerf et la meute partent en catimini et que l'équipage fut à la rame pour qu'enfin la Vénerie d'Amboise sonne le premier hallali en forêt de Montrichard. Ce fut la venue de Roland et ses remarquables facultés de veneur qui installèrent l'association dans la réussite où chacun goûtait au plaisir de chasser dans la plus belle chênaie du val de Loire, au train de cet homme jovial et madré, qui comprenait les choses animales mieux que personne, qui sonnait de la trompe avec un ton singulier et montait des petits chevaux qui paraissaient s'écrouler sous sa haute stature. La meute et Roland ne faisaient qu'un pour le meilleur de l'équipage et le pire des cerfs et sa carrière à l'équipage d'Amboise confirma les prémices de son talent reconnu dont nous eûmes le privilège. Les souvenirs que nous avons collectionnés tout au long de cette aventure tourangelles sont attachés à des lieux évocateurs d'images d'une incroyable acuité et d'émotions furtives à jamais inoubliables.